

Québec français



L'épervier de Charette
Bruno Samson

André Gaulin

Numéro 35, octobre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1979). L'épervier de Charette : Bruno Samson. *Québec français*, (35), 60–60.

L'épervier de Charette

BRUNO SAMSON

C'est la Rivière-du-Loup qui sépare le pays de Jacques Ferron (Saint-Léon de Maskinongé) de celui de Bruno Samson. Nous retrouvons cette rivière dans les livres de Samson, avec les chutes à Magnan. C'est un pays calme, onduleux, presque accoté sur le nord et sa sauvagerie. La douce litanie des villages — Saint-Boniface, Saint-Paulin, Saint-Barnabé — murmure avec le vent de ce premier jour de septembre, avec son soleil capricieux et le jeu des nuages qui inclinent plutôt vers le gris. Mais le vert des champs résiste et les routes sillonnent le pays un peu comme les allées d'un jardin, tantôt à l'anglaise, tantôt à la française.

Il n'a pas été facile d'accéder jusqu'à Bruno Samson. À vrai dire, il a même fallu insister comme un journaliste qui force la porte plus qu'il n'est invité. Pourtant, l'accueil a été cordial, comme à l'ancienne, quand on a jugé que tu avais le regard honnête. Passé ce regard introducteur, c'est déjà le caribou de fabrication domestique et le flot du langage. Car ceux qui n'ont jamais lu *l'Amer noir* ou *Une histoire sans nom* ignorent que Bruno Samson est un torrent de mots, une suite jamais tarie des gens de ce pays qui sont «gens de parole et gens de causerie».

L'écrivain est sexagénaire. Il a commencé de publier en 1973 mais son premier texte parut dans le *Samedi* en 1934 alors qu'il enseignait à Lachine. Car il est passé six ans chez les Frères d'où il est sorti à vingt-deux ans, se retrouvant, un peu plus tard, professeur de douze élèves à San Maur (une abréviation anglaise de Saint-Maurice), dans un poste de compagnie. Samson est un homme de tout métier, travaillant pour des contracteurs sur la Lièvre, devenant ensuite menuisier. Il a construit lui-même sa dernière maison qui domine le paysage de son réel imaginaire. Il se retrouve aussi à Upton, fermier, agit comme secrétaire général de la Coopérative agricole d'Acton Vale. C'est là, dans *le Val d'Acton* qu'il publie un roman feuilleton «le roman de Blanche». Puis Charette vient le chercher pour enseigner à nouveau, jusqu'au moment de sa retraite prématurée que lui vaut une certaine surdité.



Alors, Bruno Samson se remet plus que jamais à l'écriture et publie les romans que l'on sait. La suite de son *Histoire sans nom* est déjà prête. L'auteur lit maintenant davantage qu'il n'écrit. Il est curieux de l'écriture des autres et achète aussi ses commensaux par solidarité. Sa bibliothèque est abondante et très à jour. Pourtant, l'homme se décrit plus comme un sauvage qui rêve de courir les bois plutôt que comme un homme de lettres.

L'œuvre de Samson

«Finalement, j'ai toujours écrit. Des manuscrits, j'en ai détruit, j'en ai des caisses. Là, je montre à mes enfants où ils sont; quand je disparaîtrai, s'ils veulent faire quelque chose avec ça, ils sauront où c'est».

Écrire, c'est ni plus ni moins qu'un caprice en un certain sens, mais c'est un caprice dont je ne peux me défaire. Il me semble que lorsque je n'écris pas, je suis comme désorienté».

Voilà l'écrivain qui décrit l'écriture comme la boussole de son propre être et de son pays physique. Ses deux romans parus se souviennent de son père Guillaume que l'on appelait Willie (diminutif de la version du nom que donnaît William). Son père, c'est la vie dure, pauvre, libre aussi, mais tellement

dominée et par la religion et par l'Anglais. De sorte que le discours sinueux de l'auteur, qui va son écriture comme un sentier de forêt, appelle la libération totale de l'homme d'ici et de son territoire. C'est le parti pris pour le corps individuel (on s'est assez occupé de l'âme jusqu'en les dénombrent en villages) et pour l'âme collective (dont on a pas eu souci).

« Dans *Une histoire sans nom* (en pièces détachées toutes ineffables et autobiographiques), je me suis servi de mon histoire, de celle de mon père, de la région de Charette avec toute une part d'imaginaire».

« Justement. Je sais que vous allez me poser la question à savoir pourquoi je ne peux pas ne pas écrire. Je réponds avant. Vous vouliez me la poser la question ? Je me le demande pourquoi j'écris. Demandez à quelqu'un pourquoi il marche, demandez à quelqu'un pourquoi il respire, demandez à quelqu'un pourquoi il fredonne une chanson. Il ne pourra même pas vous le dire. IL FAUT QUE J'ÉCRIVE.»

Bruno Samson, auteur fort modeste, mérite mieux que l'accueil qui lui a été fait. Son verbe dru, souvent vert, peuple ses phrases comme arbres en forêt. C'est l'écriture giboyeuse héritée du long monologue intérieur de celui qui, comme chez Miron et les gens du troisième âge, «le plus souvent» se «parle à voix basse voyageuse». Comme chez Miron aussi, Samson rapaille le pays pour faire figurer dans l'album (chanson de Vigneault), les humbles et les petits qui font la grande histoire. Le tome deux d'*Une histoire sans nom* dont j'ai obtenu copie continue l'œuvre valable qui, dans l'originalité de son verbe, peut voisiner les œuvres de Carrier, Beaulieu ou Major, trois romanciers du pays des grands-pères.

André GAULIN

L'Amer noir, roman, Éditions du Jour, Montréal, 1973, 191 [1] p.

Une histoire sans nom (en pièces détachées toutes ineffables et autobiographiques), Éditions de l'Aurore, Montréal, 1975, 125 [1] p.